

Leysin et son passé médical

Autor(en): **Heller, Geneviève**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Gesnerus : Swiss Journal of the history of medicine and sciences**

Band (Jahr): **47 (1990)**

Heft 3-4

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-521478>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Leysin et son passé médical *

par Geneviève Heller

RÉSUMÉ

Le village de Leysin, dans les Alpes vaudoises, acquit une renommée internationale en tant que station de cure pour les tuberculeux. Sa célébrité était due surtout à l'héliothérapie de la tuberculose dite chirurgicale, introduite au début du siècle par le Docteur Auguste Rollier (1874–1954). Dans ce qui suit, le développement de Leysin est étudié dans ses aspects médicaux et sociaux ; le rôle décisif de la « Société climatérique », fondée en 1890 par des médecins et des hôteliers, est mis en relief. Enfin, l'auteur aborde l'influence des principes antituberculeux sur la mode de vie et la difficile gestion d'un patrimoine architectural et culturel qui porte les stigmates d'un tabou.

Leysin, la *Cité d'en haut*, la *Ville sur la montagne*. Ce lieu était entre 1890 et 1950 un monde à part : Cité de l'héliothérapie, Mecque de la tuberculose, Cité douloureuse aussi (ce sont les termes de l'époque). C'est la vocation médicale de Leysin qui a fait sa renommée internationale et qui l'a dotée d'un passé chargé de sens, lourd de sens. Au moment de son plein épanouissement déjà, Leysin était à la fois glorifié et caché.

«Nombreux sont les malades», écrit Auguste Rollier en 1933, l'un des plus grands médecins de Leysin, «riches ou pauvres, jeunes ou vieux, partis souvent des pays les plus lointains, qui montent à Leysin comme à la cité d'où leur viendra le secours avec le ferme espoir d'y retrouver la santé»¹.

Mais en même temps, le nom de Leysin était tabou, comme celui de la maladie qu'il traitait. Les étrangers en séjour se faisaient parfois adresser leur courrier à Aigle, ou à Feydey-sur-Aigle, pour ne pas trahir leur état. On rapporte que des visiteurs mettaient leur mouchoir sur la bouche en sortant du train, geste instinctif trahissant la peur.

* Conférence donnée à Leysin le 13 juin 1990 dans le cadre du Cours de perfectionnement de la Société suisse de dermatologie et de vénéréologie.

Avec la découverte des antibiotiques à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, la streptomycine particulièrement en 1944, qui ont permis un traitement beaucoup plus rapide et ambulatoire de la tuberculose, et avec la disparition progressive de la maladie grâce à l'élévation du niveau de vie, enfin grâce à la vaccination du BCG, la vocation de Leysin a été radicalement remise en cause dans les années 50-60. *Le Lien*, organe périodique concernant les tuberculeux, cesse de paraître en 1956, ce qui peut être un point de repère chronologique. Une reconversion de la station s'imposait. Opération délicate, difficile en soi, rendue d'autant plus compliquée que le nom de Leysin restait attaché à une hantise, une angoisse, un spectre que l'on cherchait à oublier. Leysin s'est retrouvé avec des médecins, des équipements, des bâtiments, une infrastructure, une population entière voués à la tuberculose qui devaient trouver de nouveaux débouchés, de nouvelles affectations, la station devait trouver une nouvelle identité. Et comme dans les anciennes colonies après leur libération, il y a eu un mouvement de rejet de ce passé encombrant. Les sanatoriums ont été pour la plupart vidés de leur histoire, les archives détruites, les bibliothèques (40 000 volumes au Sanatorium universitaire et toute la bibliothèque médicale conservée au Grand Hôtel) ont été mises au rebut. On a tenté de nettoyer littéralement la ville de son proche passé en faisant le vide. Il est resté une grande partie des constructions. Certains voudraient faire table rase et recommencer à neuf, souhaitant secrètement le passage d'un pyromane. Nous voudrions contribuer, en évoquant le passé de Leysin, à faire prendre conscience, maintenant que le spectre s'est éloigné, que l'histoire est une richesse et que les témoignages matériels représentent un patrimoine. L'architecture, du moins celle qui est authentique et soignée, fait partie de ce patrimoine.

On peut évoquer ici un étrange retournement de situation. La vocation médicale de Leysin avait accaparé la station, ne lui permettant pas un développement diversifié. Le traitement de la tuberculose était pour ainsi dire une monoculture. La vocation sportive et hôtelière de Leysin, potentielle à la fin du siècle passé et tout au début du 20^e siècle, a été étouffée à la grande époque des sanatoriums : les premiers hôtels ont été reconvertis en sanatoriums, c'était le cas du Mont-Blanc ; les premiers efforts de tourisme sportif ont avorté, c'était le cas de l'hôtel des Chamois construit en 1903 par une association genevoise qui voulait développer les sports d'hiver et s'est vue contrariée par les spécialistes de la tuberculose. Le sport, le tourisme, l'hôtellerie étaient considérés comme des dérivatifs dangereux et des tentations qui auraient pu nuire au sérieux du traitement. Inversement, au

moment où la cure en sanatorium a perdu son sens, soit dans les années 50, la vocation hôtelière et sportive s'est imposée. En réalité ce n'est pas si simple. Les équipements sportifs tels qu'ils se sont développés n'excluent nullement le médical comme en témoignent encore quelques institutions à Leysin. Plus que jamais, la limite entre la santé et la maladie s'atténue, la prévention médicalise la santé, les sports (selon leur diversité) fortifient les malades. Les uns et les autres, malades et non malades, cherchent à bénéficier de ce qu'un site comme Leysin peut offrir, par la nature d'une part (son paysage, son climat) et d'autre part par l'effort de sa population et de ses autorités (équipement, infrastructure, vie culturelle).

La richesse de Leysin n'est pas le seul présent, la seule actualité, elle est aussi son passé qui témoigne des solutions géniales développées à un moment de l'histoire devant un fléau : vers 1910, la moitié des décès dans la population de 18 à 40 ans est due à la tuberculose, c'est-à-dire qu'elle touche surtout les forces vives, la population active et les mères de famille.

Ce lourd passé médical dont personne ne se plaît à parler est en même temps un passé glorieux qui atteste l'énorme travail de nos prédécesseurs². C'est une page importante de l'histoire de la médecine et de la prévention, de l'histoire des mentalités et des modes de vie, enfin de l'histoire de l'architecture.

Nous n'allons pas développer ici l'évolution des thérapies strictement médicales comme le pneumothorax ou la lobectomie, ni évoquer les spécialités des différents médecins de Leysin. A part le docteur Auguste Rollier, qui a développé l'héliothérapie de façon originale et pionnière, les médecins de Leysin n'ont rien inventé ou découvert, mais ils ont été, pour certains d'entre eux, de très bons praticiens bénéficiant d'un entraînement quotidien et d'une expérience énorme. Mais on ne peut parler de cela sans évoquer les querelles de chapelle, les rivalités, et parfois même les rétiscences devant le développement des nouvelles thérapies ; comme dans tous les métiers, les médecins n'étaient pas toujours partisans de changements qui venaient contester leur méthode. Certains n'ont pas vu d'un très bon œil l'introduction des antibiotiques qui venaient ébranler l'institution de la cure sanatoriale. Mais pour parler de cela il faudrait se baser sur des recherches d'archives dans la mesure où elles existent encore ; nous n'avons pas eu l'occasion de faire une telle investigation.

Le passé médical de Leysin est ici envisagé comme la constitution et l'aménagement de la station consacrée au traitement de la tuberculose. On peut distinguer quelques thèmes majeurs :

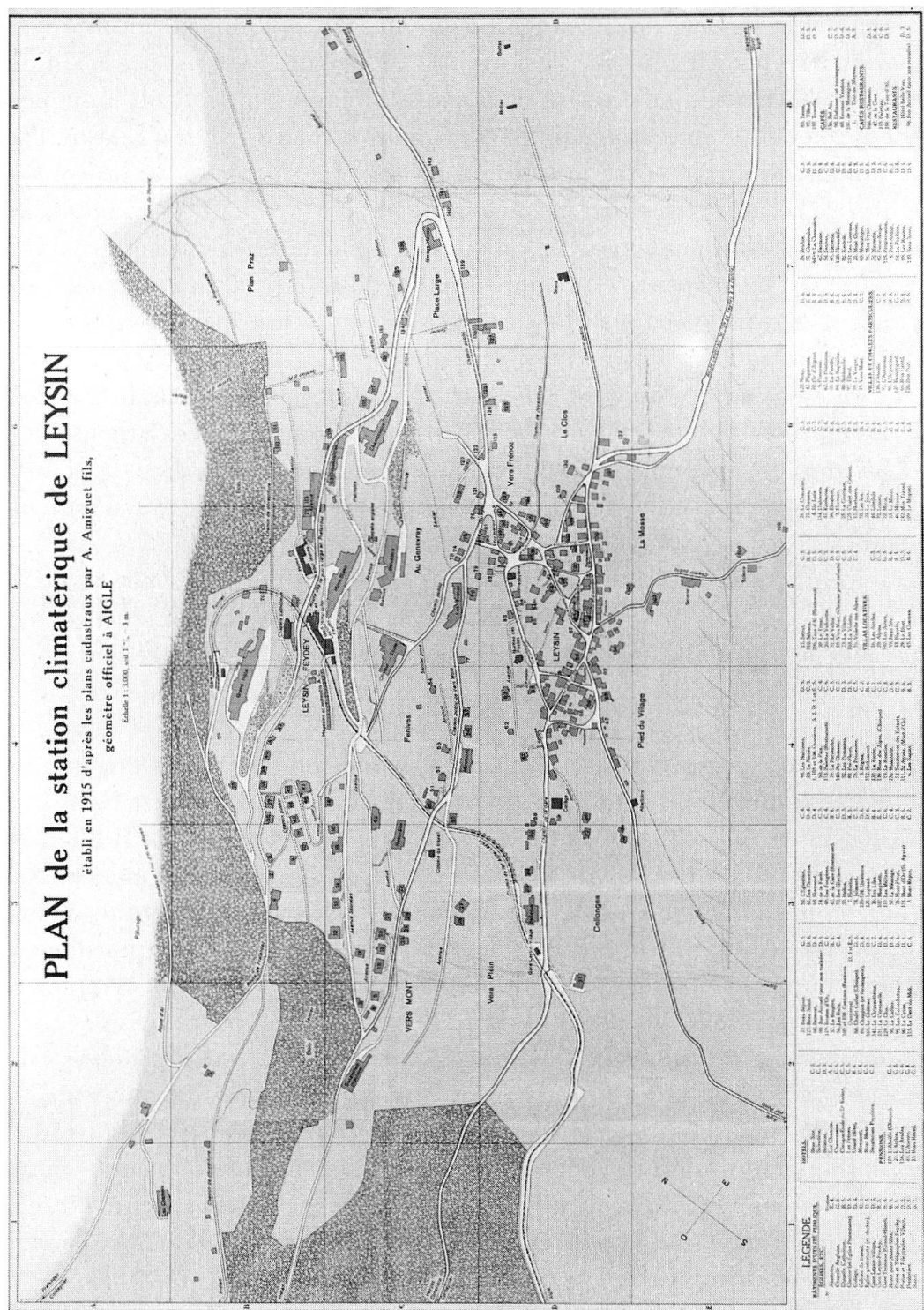


Fig.1 Plan de Leysin en 1915. La station de Leysin s'est développée au-dessus du bourg ancien : sous la forêt, à Leysin-Feydey, les tuberculeux pulmonaires contagieux, et plus bas, les cliniques du Dr Rollier. [Archives cantonales vaudoises]

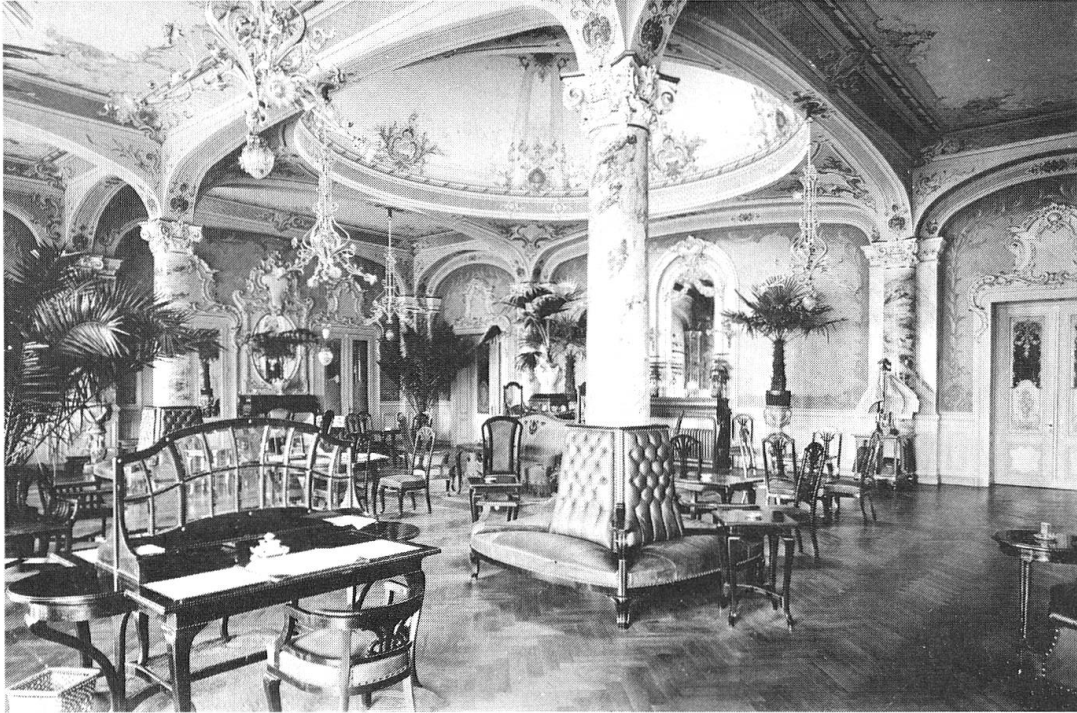


Fig.2 Jardin d'hiver ajouté en 1906 au Sanatorium du Grand Hôtel construit en 1892. Le décor existe encore dans l'actuel American College. [Album de photographies, Musée de l'Elysée]

– Les sanatoriums pour tuberculeux aisés, représentés par la *Société climatérique*, situés principalement dans les hauts de Leysin, à Feydey, et dont le premier sanatorium est le *Grand Hôtel*, l'actuel *American College*, construit en 1892.

– Les sanatoriums populaires, avec la *Société des Asiles*, dont le premier grand sanatorium a été construit en 1902, aujourd'hui *American School*.

Ces deux institutions complémentaires concernaient les tuberculeux pulmonaires qui furent chronologiquement les premiers traités à Leysin.

– A la hauteur même du village de Leysin, c'est-à-dire en contre-bas de Feydey, s'est développé, depuis 1903, l'empire de Rollier. On est tenté d'utiliser ce mot, car, vers 1930, Rollier contrôle une quarantaine de cliniques (grands sanatoriums ou pensions). Le mot est trop fort cependant car ce n'est pas la puissance mais l'intelligence et la diversité de son entreprise qui frappent. On peut distinguer d'une part l'héliothérapie pour le traitement des tuberculoses dites chirurgicales et d'autre part la mise sur pied d'une



Fig.3 Galerie de cure du Sanatorium du Chamossaire construit en 1906 (aujourd'hui démoli). Quelques exemples remarquables de cette architecture sont conservés, parmi lesquels le Sanatorium du Grand Hôtel (1892, 1906) et Les Frênes (1909). [Album de photographies, Musée de l'Elysée]

cure de travail, Rollier ayant lutté contre le désœuvrement parfois dramatique des malades.

– On doit évoquer enfin, dans le catalogue des institutions de Leysin, la création spécifique du *Sanatorium universitaire*, qui a contribué à la réputation intellectuelle de Leysin.

La station ne pouvait se développer sans une infrastructure de services qui ont été d'abord l'initiative de la *Société climatérique* et en particulier de l'hôtelier Ami Chessex, les véritables promoteurs de la station. Ils ont effectué le captage de l'eau, le réseau des égouts, le service de désinfection, la construction des routes, l'installation du chemin de fer, autant de services dus à l'initiative privée dont certains furent repris par la commune. Il faut ajouter à cela la construction de trois églises à Feydey, catholique, anglicane et protestante, de deux cinémas (1913 et 1914). Un *Sporting Club*, fondé en 1903, a organisé les activités sportives plus divertissantes que compétitives (bob, patin, ski).

Enfin, toute cette «construction», au sens d'une station qui se construit et se développe, est intimément marquée par un mode de vie particulier auquel on doit faire allusion, ce qui nous amènera à parler brièvement des malades. Ce mode de vie est sans doute, dans sa rigueur et parfois son fanatisme, spécifique à la cité d'en haut; cependant, la lutte contre la tuberculose et les principes mis en valeur dans le traitement des malades ont eu une incidence certaine sur les modes de vie et les valeurs qui sont les nôtres aujourd'hui et dont nous subissons parfois les effets pervers, parmi lesquels on peut mentionner les excès dus à la propreté et au soleil, deux domaines dont les dermatologues³ observent les dégâts: abus de savons et de produits de beauté, abus de l'exposition au soleil ou des cabines à ultraviolets.

Venons donc à quelques précisions relatives au développement de la station et de ses spécialités, à la communauté particulière qu'elle a rassemblée, et finalement à l'incidence sur le mode de vie.

L'ancien village

Le village de Leysin est au 19^e siècle et depuis le Moyen-Age occupé par une population paysanne qui vit de la culture et surtout de l'élevage. Il est très isolé, n'étant relié à la plaine que par des sentiers forestiers. En 1875, une route le relie à Aigle, en passant par le Sepey.

Dans la ligne des premières topographies médicales et études démographiques du 18^e siècle, un mémoire est publié en 1764 par le doyen Muret sur l'état de la population dans le Pays de Vaud. Ce dernier remarque la longévité exceptionnelle et la bonne santé de la population. Spontanément, empiriquement, par le seul fait de l'expérience locale, sans se référer aux théories scientifiques aéristes qui se développent au 18^e et au 19^e siècles, des malades de la plaine (scrofuleux, rachitiques ou crétins) rejoignaient Leysin en été; les médecins locaux recommandaient à leurs patients de monter à Leysin pour améliorer leur mauvais état de santé. Les particuliers se sont relayés pour tenir une «espèce de pinte en faveur des malades»⁴. C'est en 1878 que s'ouvre la première pension pour étrangers, la *Pension du Chalet*. La population du village est stable depuis longtemps, 400 habitants en 1888 comme au siècle précédent.

A une tradition locale empirique vient s'ajouter un mouvement d'opinion international dans les milieux philosophiques, scientifiques et médicaux. Les théories aéristes relèvent l'importance de l'air et des facteurs de pollution qui

étaient à l'époque principalement les miasmes naturels comme les marais, les brouillards des plaines, les industries malodorantes, la concentration urbaine et la surpopulation. On redécouvre l'importance des facteurs naturels, l'hydrothérapie se développe dès le milieu du 19^e siècle comme l'aérotérapie. On analyse, en les comparant, l'air des grandes villes, l'air du bord de mer et celui des montagnes. L'altitude est valorisée pour son air sec et serein. La montagne devient objet d'études pour les naturalistes, l'ascension des sommets est convoitée par les premiers alpinistes en même temps que l'on cherche dans le climat d'altitude une solution au traitement des maladies les plus diverses.

Les pionniers à l'étranger

Le traitement de la tuberculose n'échappe pas à cette quête. C'est dans la deuxième moitié du 19^e siècle une maladie très répandue, le plus souvent fatale lorsqu'elle se développe, il n'existe aucun médicament ou traitement spécifique. Herrmann Brehmer à Görbersdorf en Silésie dès 1854 et Peter Dettweiler à Falkenstein près de Francfort dès 1876 furent les premiers médecins qui ont acquis dans ce domaine une renommée internationale ; ils préconisèrent un traitement hygiénique global pour les tuberculeux : le repos (la fameuse *Liegekur*), une saine alimentation et l'aération régulière. Ces bases ne furent jamais contestées. Par la suite, la cure se fit dans des établissements fermés, pas encore par crainte de la contagion (contestée jusqu'à la découverte du bacille de Koch en 1882), mais pour assurer plus de sérieux au traitement. Ce furent les premiers sanatoriums. De son côté, en Suisse, le docteur Alexander Spengler s'installe à Davos dans les Grisons et inaugure en 1865 la cure d'altitude, la thérapie de montagne. Ces stations, dont la renommée est faite vers 1880, vont inspirer des médecins de Suisse romande, qui cherchent à développer à leur tour le traitement de la tuberculose en altitude. Les docteurs Louis Secrétan et Paul de Cérenville font le voyage de Davos et de Falkenstein pour étudier les solutions existantes. Ils font faire des observations précises sur le climat de Leysin et sont convaincus de leur choix. Le site est particulièrement privilégié, plateau situé sur le versant sud de la montagne, protégé des vents du nord-est et nord-ouest, situé au-dessus du brouillard de la plaine, le climat est particulièrement sec et vif. Le maximum d'humidité est enregistré en juin et en septembre.

La Société climatérique

En 1890 – nous pourrions fêter cette année le centenaire de la station – s’est constituée une société anonyme, la fameuse *Société climatérique*, promoteur de Leysin comme lieu de cure rationnelle. Parmi les membres de la *Société*, on trouve des médecins de la plaine et les futurs directeurs des sanatoriums, mais aussi des hôteliers expérimentés. Ami Chessex est le principal, c’est à lui que l’on doit la création du Grand Hôtel des Bains à Aigle et de l’Hôtel des Alpes à Territet. Avec son collègue Emery, ils sont les principaux promoteurs de la Riviera lémanique et de la station thermale d’Yverdon-les-Bains. Chessex acquiert la concession de deux sources importantes et du futur chemin de fer. Il fait construire pour son compte l’*Hôtel du Mont-Blanc*, que les médecins des sanatoriums vont racheter pour en faire aussi un établissement fermé, craignant la concurrence et l’attrait d’un mode de vie trop libre à l’hôtel. La *Société climatérique* achète une énorme parcelle surplombant le village et construit une route d’accès. Elle inaugure le *Sanatorium du Grand Hôtel* en 1892 avec 120 lits. La même société fait construire des chalets locatifs, la pharmacie, la poste, des petites pensions, des magasins. En 1898, après avoir racheté et agrandi l’*Hôtel du Mont-Blanc*, la *Société climatérique* peut loger environ 500 personnes. En 1901, construction du *Sanatorium du Chamossaire* (aujourd’hui démoli), en 1906, construction du *Belvédère*; le *Grand-Hôtel* est doublé la même année. La *Société* rachète la concession de chemin de fer à Chessex et la liaison par chemin de fer électrique à crémaillère est assurée jusqu’à Aigle depuis 1900. En 1915, la ligne est prolongée jusqu’au *Grand-Hôtel* avec la construction d’un important viaduc.

Le Sanatorium populaire

En 1890, au moment où se constitue la *Société climatérique* qui développe la station pour tuberculeux aisés, pour la plupart des étrangers, le docteur Fritz Morin, qui sera l’un des principaux acteurs de la lutte contre la tuberculose en Suisse, propose une collecte et la constitution d’une *Société de l’Asile de Leysin* afin de construire un sanatorium pour les tuberculeux peu fortunés, permettant de rendre accessibles au peuple les bienfaits du climat et d’une thérapie hygiénique rationnelle. En 1902, le *Sanatorium populaire* est inauguré, il peut accueillir une centaine de patients, l’Etat de Vaud paie vingt lits. En 1910, le *Sanatorium des Enfants* est construit, avec 50 lits, dont

15 lits d'Etat. Tandis que les tuberculeux aisés et étrangers pouvaient s'offrir loin de chez eux un long séjour, de plusieurs années parfois, le *Sanatorium populaire* se trouvait inscrit dans un réseau beaucoup plus complexe de la lutte contre la tuberculose, prenant en considération le repérage des malades contagieux, leur éloignement temporaire ou définitif, la prise en charge des familles, la réinsertion dans le monde, l'accueil dans les pavillons régionaux, la protection des enfants dans des préventoriums, etc. Le sanatorium, du moins dans le cas de la tuberculose du peuple, considérée alors comme maladie sociale, n'était en réalité qu'une partie d'un dispositif médico-social extrêmement compliqué mis sur pied et géré dans le canton de Vaud par la *Ligue vaudoise contre la tuberculose*. Le résultat du traitement en sanatorium, maigre et fragile au début du siècle, va s'améliorer avec le développement de la chirurgie thoracique mais davantage encore lorsque les malades seront traités au premier stade de la maladie, ce qui reste assez rare : la place manque, les candidats admis doivent attendre des mois avant de monter à Leysin, entretemps la maladie augmente ; sans compter que les patients ne se résignent que difficilement à venir dans ce lieu d'où, trop souvent, l'on ne revient pas. C'est du moins la situation dans les années 20. En 1920 précisément, le médecin du *Sanatorium populaire*, le docteur Burnier, fait une enquête courageuse sur les résultats éloignés de la cure sanatoriale. Sur 1200 malades soignés entre 1912 et 1916, 4 à 8 ans plus tard, soit en 1920, le 47 % des malades étaient morts. Dans la clientèle du *Sanatorium populaire*, on ne compte évidemment que des gens actifs, mères de famille ou travailleurs, qui ne trouvent pas le repos nécessaire au maintien d'un équilibre fragile en revenant dans le monde.

L'héliothérapie de Rollier

Auguste Rollier (1874–1954) s'était établi à Leysin au début du siècle pour accompagner sa femme malade. Chirurgien de formation, il savait l'impuissance de la chirurgie à traiter les formes localisées de la tuberculose, osseuse ou articulaire en particulier. On opérait, parfois mutilait, des malades sans grand succès. D'autres fistules surgissaient, la maladie ne faisait que se déplacer. Considérant que ces formes particulières de la tuberculose ne sont en fait que la manifestation d'une infection bacillaire profonde, Rollier imagine alors de soumettre le corps entier à l'action des rayons du soleil. Il fait une communication retentissante au Congrès international de la tuber-

culose à Paris en 1905 et publie en 1915 *La cure de soleil*, ouvrage réédité et traduit en plusieurs langues. Par une exposition au soleil progressive et strictement contrôlée de ses malades, il entend tirer parti des différents facteurs bénéfiques du soleil : pouvoir désinfectant, cicatrisant, stimulant des tissus et de la circulation. Il libère les patients de l'emprise redoutable des chirurgiens. Auguste Rollier met au point des attelles et des appareils orthopédiques qui permettent d'immobiliser l'organe malade tandis que le reste du corps peut se mouvoir. Il utilise la méthode de gymnastique musicale mise au point par Margareth Morris en Angleterre pour la paralysie infantile. Sa première clinique importante, *Les Frênes*, est construite en 1909.

La cure de travail

L'inactivité et l'immobilité auxquelles étaient contraints généralement les tuberculeux hospitalisés pendant des mois, plus souvent des années, ont alarmé Auguste Rollier et d'autres médecins. Il s'agissait en fait de deux problèmes complémentaires : donner un travail aux malades pendant leur cure, ce qui était important pour leur moral surtout, et tenter de les réadapter à la vie professionnelle en leur fournissant un travail progressif lorsqu'ils devenaient convalescents. Cette préoccupation rejoint les démarches faites depuis la fin du 19^e siècle et surtout durant l'entre-deux guerre concernant la réinsertion et la réadaptation professionnelle des mutilés de guerre, des aveugles et des handicapés. Rollier expérimente la cure de travail dans la *Clinique militaire suisse* créée en 1915 et ouvre en 1930 la *Clinique-manufacture*. Les malades font un travail en sous-traitance industrielle, ce qui leur permet de payer une partie de leur pension.

Le Sanatorium universitaire

Le *Sanatorium universitaire* est inauguré en 1922 grâce à l'initiative du docteur Louis Vauthier. Le projet initial, repris quelques années plus tard et avorté, était plus ambitieux : il devait être international, réunissant des étudiants et des professeurs de divers pays. Le *Sanatorium universitaire* suisse a cependant eu un grand rayonnement. Il permettait à des étudiants de poursuivre leurs études individuellement sous la direction de leur maître. Plusieurs professeurs sont venus de Suisse et de l'étranger donner des cours

et des conférences. Il a régné dans ce sanatorium une atmosphère de grande solidarité et de stimulation intellectuelle.

Pendant la Première Guerre, avec la fermeture des frontières, la clientèle de Leysin s'était modifiée, surtout dans les sanatoriums de la *Société climatérique*. Leysin accueille alors les internés malades des pays alliés, soit près de 6000 soldats français, anglais et belges. 117 sont morts et ensevelis au cimetière de Leysin. Dans les années 1920 à 1930, la station connaît son plus grand développement avec la construction de nouveaux sanatoriums et de nombreuses pensions. La population est de 4000 personnes. La *Société climatérique* possède environ 600 lits, la *Société de l'Asile* en possède autant, tandis que la direction médicale du docteur Rollier est responsable de 1200 lits. Avec la crise des années trente, l'extension de Leysin a été freinée. Mais la station a gardé sa vocation médicale jusque dans les années 50.

La communauté des malades et des médecins

Il y avait près de 2500 malades à Leysin, soit un tiers de ressortissants suisses, soignés principalement dans les sanatoriums populaires et chez le docteur Rollier. Les étrangers, venant de près de 40 pays, mais surtout de France, d'Angleterre et d'Allemagne, étaient soignés dans les Sanatoriums de la *Société climatérique* ou chez le docteur Rollier.

Leysin dans son ensemble est soumis à un règlement de police particulier, la circulation est interdite de minuit à cinq heures du matin et dans certaines avenues, l'après-midi de 14 h à 16 h. Les prescriptions d'hygiène sont plus strictes qu'ailleurs. Pour en arriver là il a fallu attendre des cas flagrants de contamination de la population locale par des dons d'habits non désinfectés ou des chambres louées sans précaution à des étrangers malades. Toute infraction à l'interdiction de cracher sur le sol était passible d'une amende de 300 francs.

S'il y a des divertissements possibles, ils sont généralement cantonnés dans l'enceinte du sanatorium et soumis à l'autorisation du médecin. Pourtant une vie culturelle de haut niveau s'est développée à Leysin grâce aux concerts donnés par des musiciens de passage ou en séjour et aux conférences dans le cadre principalement du *Sanatorium universitaire*. Il n'y a cependant ni casino, ni *kursaal*, et aucun établissement ouvert tard dans la nuit, comme il convient aux stations touristiques. Leysin est entièrement consacré à sa vocation de ville de malades.

Mise à part l'influence bénéfique des traitements et du mode de vie, le tuberculeux qui avait fait chez lui le douloureux apprentissage d'être autre, d'être différent, d'être celui qui n'a jamais de force, pas d'appétit, pas d'énergie, d'être à la fois stigmatisé et rejeté parce que dangereux, le tuberculeux hospitalisé découvrait alors enfin un monde fait pour lui ; il était entouré de gens vivant des situations analogues ; le repos, inaccessible chez lui, était une loi et son état, dans ce monde à l'écart, devenait normal. Plusieurs exemples littéraires relatent ce sentiment de soulagement et de fraternité. «Au sanatorium, le tuberculeux trouve des semblables. Il cesse d'être seul de son espèce, donc coupable. Il échappe à la condition de suspect»⁵.

Les malades sont soumis à la discipline stricte des sanatoriums et à la sacro-sainte sieste ; les heures de chaise-longue sur la terrasse sont comptabilisées, les établissements s'éteignent à 22 heures. Les patients doivent prendre leur température et se peser régulièrement. Leur vie est entièrement réglée par des rituels, des consignes, et des rythmes imposés. A part cela, l'oisiveté, sauf au *Sanatorium universitaire* et dans certaines cliniques ROLLIER, ainsi que le silence, sont littéralement obsédants. Les écrits témoignent de cet ennui permanent, de la longueur d'un temps étiré et qui ne passe pas.

Des romans célèbres, comme *La Montagne magique*⁶ de Thomas Mann, qui se passe à Davos, apportent des témoignages sur la vie dans les sanatoriums. En ce qui concerne Leysin, on peut mentionner *Les embrasés* de Michel Corday, publié à Paris en 1902, *Les heures de silence* de Robert de Traz [Paris 1934], *Une ville sur la montagne* de René Burnand [Paris 1936].

«Chaque après-midi, le docteur Esther parcourait cette longue galerie de cure, où les malades buvaient de l'air, étendus côte à côte sur leur chaises longues. On eût dit le pont d'un paquebot, les passagers abrités dans la pénombre douce d'une tente levée vers l'aveuglante lumière du large. [...] Des pancartes noires de consignes et de règlements imprimés constellaient les murs. [...] La discipline est dure. [...] Elle est nécessaire. Nous n'avons ici que des ouvriers de la Suisse romande. Ce sont de grands enfants. Ils ne sont pas éduqués, policés. [...] Il faut leur apprendre à se soigner, parfois malgré eux. Nous les condamnons à vivre ! S'ils s'y refusent : le renvoi.» (Corday, p. 37)

Le roman se termine avec le départ discret mais précipité d'une patiente avant qu'elle ne meure sur place, tandis qu'une autre s'en va guérie à grand renfort de publicité. Le médecin du sanatorium, tyrannique, est abattu par un patient après une accusation amère :

«Savez-vous que vous êtes un grand misérable, docteur Esther ? Des hommes ont entrepris cette œuvre, très belle, très noble, très juste, de demander à la montagne le salut des

malheureux agonisant dans la vallée, d'inviter la nature à réparer ses propres erreurs, d'appeler une caresse du ciel au fond des poitrines malades. L'Alpe accomplit des miracles. Et vous, docteur Esther, vous avez avili l'œuvre sainte entre toutes. Vous avez débité en charlatan l'air, le soleil, la vue ; vous les avez vendus très cher. [...] Et vous trafiquez de la vie avec des ruses de mercanti, des coups de pouces à la balance : la guérison promise aux incurables, des malheureux chassés à l'avant-dernier souffle, des cadavres escamotés, tous les abominables cuisinages du médecin tombé, par amour du lucre, au rang de marchand de soupe.» (Corday, p. 248)

Cette funeste accusation, romancée, fait sans doute partie de l'histoire de la ville entièrement consacrée pendant plus d'un demi-siècle à la grande peste blanche.

Incidence sur le mode de vie

Les règles d'hygiène et les principes thérapeutiques définis dans les sanatoriums ont été largement diffusés à titre préventif dans l'ensemble de la population en plaine. La campagne antituberculeuse a été menée avec une intensité extraordinaire dans les années 1920 à 1940.

Chacun était astreint à ne pas cracher sinon dans un crachoir. On a appris à ouvrir les fenêtres, à laisser pénétrer le soleil dans les habitations, on a recommandé des peintures et des tissus lavables, des lits en métal ou du moins faciles à nettoyer et à désinfecter, les tapis ont été remplacés par des linoléums. Chacun devait apprendre à se laver. Les consignes de savoir-vivre ne s'adressaient désormais plus à une élite, mais à l'ensemble de la population. Les expériences menées dans les sanatoriums ont été appliquées de façon plus large : on a créé des écoles de plein air, ouvert largement les grèves du lac pour les bains de soleil, de sable et d'eau. Malgré les habitudes contraires et les réticences, le soleil devient l'allié du corps : au début de ce siècle encore, il était de bon ton d'aller dans le Midi en hiver, de s'abriter sous de grands chapeaux, le corps entièrement couvert de vêtements. Peu à peu la mode s'inverse. On va dans le Midi en été pour y chercher la chaleur et le soleil ardent. On apprend peu à peu à se dévêtir, à exposer son corps aux rayons du soleil. La peau brune devient symbole de santé, comme dans les cliniques du docteur Rollier⁷.

Notes

- 1 Leysin, Suisse, altitude 1450 m., Guide touristique, Neuchâtel, 1933, avant-propos d'Auguste Rollier.
- 2 Comme l'atteste la correspondance avec le docteur A. A. Ramelet, Président de la Société suisse de dermatologie, qui a organisé cette conférence.
- 3 Rappelons qu'il s'agit d'une conférence donnée à des dermatologues.
- 4 Mémoire de 1764 du pasteur Mercier adressé à LL.EE. cité par Eugène Olivier, «Notre Leysin, Coup d'œil sur l'histoire du village et de la station climatique vaudoise», *Revue médicale de la Suisse romande*, 1938, p. 858.
- 5 Robert de Traz, *Les heures de silence*, 1934, p. 49.
- 6 Publié en allemand en 1924 et traduit en français en 1931.
- 7 La conférence est suivie de la projection d'un film de 15 minutes, légué à la Cinémathèque suisse par l'une des filles du docteur Rollier. Muet avec un texte en allemand, ce film date du début des années trente et présente d'abord *le Chalet*, la première clinique du Docteur Rollier qui débuta en 1903 et surtout la cure de travail à la *Clinique-manufacture*. On y voit le docteur Rollier, un homme au visage arrondi, faisant la visite de ses malades sur la galerie; les malades travaillent dans des positions diverses selon leurs affections, à plat ventre, assis ou couchés sur le dos. On peut observer les diverses sortes d'attelles ou pansements orthopédiques que Rollier faisait faire dans un atelier spécialisé à Leysin ainsi que des lits spéciaux en métal dont le dos pouvait être rabattu formant table de travail.

Références bibliographiques

Biaudet, Jean-Charles, «Leysin», Tiré à part (publié dans le *Bulletin de la Société neuchâteloise de Géographie*, tome XLVII, 1939–1940)

Heller, Geneviève, «Propre en ordre», *Habitation et vie domestique 1850–1930: l'exemple vaudois*, Lausanne, Editions d'en-bas, 1979 (Deuxième partie, La tuberculose)

La station climatique de Leysin, Notes historiques et médicales, Lausanne, Georges Bridel, 1898.

Leysin, Suisse, altitude 1450 m., publié par la Centrale laitière de Leysin et la Société de Développement, Neuchâtel, La Baconnière, 1933 (préface de M. Pilet-Golaz, conseiller fédéral, et avant-propos de A. Rollier)

Olivier, Eugène, «Notre Leysin», *Revue médicale de la Suisse romande*, 25 novembre 1938, p. 854–865

Secrétan, Louis, Dr, *Leysin et la cure alpine d'hiver*, Genève, Charles Schuchardt, 1886 (publié dans la *Revue médicale de la Suisse romande*, 15 septembre 1886 et 2 avril 1887)

Summary

Leysin and its medical past

The mountain village of Leysin (Ct. de Vaud, Switzerland) enjoyed an international reputation as a place for the cure of tuberculosis. This was mainly due to Auguste Rollier (1874–1954), who, at the beginning of this century, initiated heliotherapy of bone and joint tuberculosis. The author describes the development of Leysin in its medical as well as in its social aspects. She stresses the rôle of the «Société climatérique», founded in 1890 by both physicians and hotel-keepers. Finally, she discusses the influence of principles applied in the fight against tuberculosis on our way of life in general.

Zusammenfassung

Leysin und seine medizinische Vergangenheit

Das waadtländische Bergdorf Leysin gewann als Tuberkulose-Kurort internationale Berühmtheit. Dies war vor allem das Verdienst von Auguste Rollier (1874–1954), der hier zu Beginn des Jahrhunderts die Heliotherapie der sog. chirurgischen Tuberkulose inaugurierte. Die Autorin schildert die Entwicklung Leysins unter medizinischen und sozialen Gesichtspunkten. Sie hebt u. a. die Rolle der von Ärzten und Hoteliers getragenen «Société climatérique» (gegr. 1890) für den Aufschwung des Kurortes hervor und diskutiert abschliessend den Einfluss der Prinzipien der Tuberkulose-Bekämpfung auf die Lebensgewohnheiten im allgemeinen.

Geneviève Heller
Dr ès lettres
17, route du Signal
CH-1018 Lausanne